

G. Bouchard, L. Giroux, G. Leclerc, « *L'utopie aujourd'hui* », Les Presses de l'Université de Montréal et les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1985, 272p.

Yvon Simard

Volume 13, numéro 2, automne 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/203331ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/203331ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Simard, Y. (1986). Compte rendu de [G. Bouchard, L. Giroux, G. Leclerc, « *L'utopie aujourd'hui* », Les Presses de l'Université de Montréal et les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1985, 272p.] *Philosophiques*, 13(2), 422–429.
<https://doi.org/10.7202/203331ar>

* * *

G. BOUCHARD, L. GIROUX, G. LECLERC, « **L'utopie aujourd'hui** », Les Presses de l'Université de Montréal et les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1985, 272p.

par Yvon Simard

« L'utopie aujourd'hui » est un collectif réunissant trois auteurs : Laurent Giroux, professeur de philosophie de l'Université de Sherbrooke qui signe un texte intitulé : « L'utopie : naissance, croissance, mort... et résurrection » ; Gilbert Leclerc, directeur à la recherche et au développement à l'Éducation permanente de l'Université de Sherbrooke : « L'éducation permanente comme modèle utopique » et l'instigateur, me semble-t-il, de ce collectif, Guy Bouchard qui, en plus de faire l'introduction et la conclusion, signe un texte important : « Eutopie, dystopie, para-utopie et péri-utopie ». « L'utopie aujourd'hui » comprend trois parties, d'inégale longueur et une conclusion intitulée : « l'hétéropolitique de l'histoire ».

Nous commencerons par le texte de Laurent Giroux. Il aborde l'utopie d'un point de vue proprement philosophique : « ma contribution à cet ouvrage collectif sur "l'utopie aujourd'hui", écrit l'auteur, consiste à traiter de l'utopie en philosophie, moins de la philosophie de l'utopie que de la philosophie comme utopie, bien qu'il ne soit manifestement pas possible ni même souhaitable de fixer une séparation intransigeante entre les deux » (p. 19). Et il poursuit : « Ce que j'adresse ici au lecteur, c'est donc un essai sur la nature de l'utopie, sur son usage et son destin historique » (p. 20).

L'essai de Laurent Giroux prend son point de départ dans la Cité modèle de Platon, « le père de l'utopie ». L'utopie ou « topos » est le non-lieu de la représentation de l'imaginaire auquel le donné immédiat, l'état de fait, l'ordre établi est confronté pour être interrogé, accusé, ou encore convoqué à la transgression vers ce qui peut être le sens du non-sens » (p. 22).

C'est le propre de l'utopie, poursuit Giroux, de se poser comme plus vraie que la réalité immédiate, d'ébranler le statut ontologique de l'apparence. L'expérience de l'histoire, dont Platon avait une intuition profonde, suffit à lui rappeler que l'utopie ne se réalise jamais. « Le non-lieu ne peut

avoir un lieu ni avoir lieu» (p. 23). Mais Platon est convaincu que l'utopie seule, clairement conçue par la pensée, peut ébranler la pseudo-assurance de l'apparence du vrai, la sphère politique où l'opinion est maîtresse : « l'apparaître, ainsi que nous le montrent les sages, fait violence à la vérité, et il est maître du bonheur » (*Politeia* 565b-c). « La pensée, écrit Giroux, fait construire un paradigme du vrai qu'elle puisse opposer comme sagesse à la rhétorique des sophistes et aux opinions de la masse, quelles que soient par ailleurs ses chances de se voir un jour réalisée » (p. 24).

De Platon, Giroux fait un saut prodigieux dans l'utopie contemporaine. Il passe de la Grèce antique à l'Allemagne de l'« Aufklärung » avec, ici encore, la conviction renouvelée que la raison éclairée est en mesure de résoudre les principaux conflits de l'humanité. Immanuel Kant est typique de cette illusion de la raison. Deux lectures de Kant suffiront au propos de Giroux : « Idée pour une histoire universelle dans une visée cosmopolitique » (1784) et « Pour une paix perpétuelle. Un projet philosophique » (1795).

« La raison étant universelle dans son principe, il est impossible que la nature déçoive la raison et inversement, encore que, paradoxalement, l'humanité doive lutter sans cesse pour l'avènement de la raison en son sein, raison qui constitue pourtant sa propre nature » (p. 27).

Le postulat qui sous-tend toute l'utopie kantienne, c'est que, « même à travers le jeu de la liberté humaine, la nature ne procède pas sans plan et sans visée ultime » (p. 28).

Si l'essai de 1785 fixait l'utopie dans sa généralité, celui de 1795 tente de définir les conditions concrètes de réalisation d'une paix universelle et perpétuelle entre les États. Giroux décrit les six articles préliminaires en vue d'une paix perpétuelle entre États, « un véritable petit catéchisme des relations internationales » (p. 29).

Giroux passe ensuite à Marcuse, « le champion des années 60 ». Le « Vers la libération » de Marcuse porte le sous-titre : « Au-delà de l'homme uni-dimensionnel » qui avait lui-même comme sous-titre : « Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée ». « Voilà donc esquissé de nouveau un au-delà, écrit Giroux, la transgression d'un certain ordre donné vers le meilleur, de l'homme uni-dimensionnel vers une autre humanité, polyvalente, multi-dimensionnelle, créatrice » (p. 37).

On y reconnaît de prime abord le discours de la transcendance ou du dépassement qui signale une visée intentionnelle de possible par-delà ce qui s'affirme comme réalité immédiate, invulnérable. Marcuse envisage l'utopie dans les sociétés industrielles avancées, non plus comme le possible au-delà du réel, mais comme le possible inclus dans le réel lui-même.

« Ce qui peut nous intéresser ici, conclut Giroux, ce n'est pas tant le contenu des possibilités dénoncées, mais bien la structure de l'argument marcusien. Marcuse veut tracer le plan d'une société libre, c'est-à-dire juste,

comme Platon a tracé celui d'une cité juste, c'est-à-dire libre. Sauf que l'utopie, ici, consiste à montrer que l'utopie elle-même, ou plutôt la condition de sa possibilité est contenue en germe dans l'ordre institué.» (p. 38).

Après les voies (voix) de la Raison (Platon, Kant, Marcuse), Giroux nous présente les voies (voix) de l'imaginaire avec Ernst Callenback et Marilyn Ferguson.

L'Écotopie, (écrite en 1975, traduction française 1981), est véritablement un « roman de notre avenir », mais ce roman garde le ton de l'évidence concrète qui laisse volontiers croire non seulement à sa réalisation possible, mais à son existence factuelle : « le temps suit son cours et nous le laissons seulement faire », dit un résident de cette cité de loisir. L'Écotopie limite les petites communautés à des proportions raisonnables au nom d'un principe de plaisir et non d'un principe d'ordre et de progrès calculé... Il engendre un mode de vie où l'énergie de création est restituée à l'individu ; ce qui frappe aussi, écrit Giroux, « c'est l'étonnante proximité de ce peuple qui fait contraste avec l'isolement extrême des habitants de nos villes ». « Parce que cette société n'est plus en mal de production, la femme est devenue autre, l'amour aussi : redevenus ce qu'ils sont dans leur immédiateté » (p. 49). « Partout en Écotopie, il est postulé que l'humain et le biologique sont facilement de connivence... Tout se décide par délibération, discussion, négociation. En Écotopie, il y a de la place pour le jeu, même au milieu du travail » (p. 51).

Avec la conspiration du Verseau ou l'utopie immanente, il ne s'agit plus d'une sécession, mais d'une véritable conspiration, au sens d'une commune respiration (*to breathe together*) qui unit de l'intérieur (*intimate joining*) les aspirations qui se font jour chez un nombre croissant d'individus vers un meilleur monde, « un nouvel agenda humain », en rupture avec l'histoire. « La conspiration part d'un constat de faillite de toutes les tentatives de révolutions politiques qui ont voulu imposer de l'extérieur un ordre nouveau pour se retourner vers l'intérieur des consciences or la conscience est d'abord individuelle » (p. 55).

« Contrairement aux grandes utopies politiques, la conspiration du Verseau revient vers l'autonomie de l'individu, la décentralisation sociale, la prise en charge de ses ressources, l'éclatement des limites, le dépassement des conditionnements, l'imagination, l'invention, l'ouverture sur la transformation continue de la transcendance » (p. 55).

Après ce retour rapide du paysage de la pensée utopique, Giroux nous entretient sur la problématique des stratégies de l'utopie esquissée par le colloque Furter-Raulet, dans le sillage de la pensée d'Ernst Bloch, organisé au centre Thomas More en 1979, colloque où des spécialistes de différentes disciplines ont essayé d'établir une relation entre les utopies écrites et les utopies pratiquées.

Enfin, pour lui permettre de « mesurer les chances de l'utopie et, en un sens, notre propre avenir », Giroux présente — aux plus avertis ! — l'ontologie existentielle de Martin Heidegger et ses réflexions sur l'essence de la Technique. Dans sa conclusion — « qui n'en est pas une » au dire de l'auteur — il affirme que « la structure même de la pensée philosophique est utopique... au sens constructif de ce terme. La question qui demeure est celle des sentiers encore ouverts ou à ouvrir pour dégager à nouveau l'horizon du soleil Levant » (p. 80).

L'étude de Giroux, « née d'une angoisse et se voulant à la fois pensée et engagement » (p. 20) est, en effet, engagée. Ce fut peut-être le mobile de son choix d'auteurs qu'il semble, du reste, connaître profondément, jusqu'à les traduire à partir du texte original. Je regrette seulement qu'il soit passé par-dessus la Renaissance qui compte, pourtant, des auteurs importants, en particulier Thomas More, à qui l'on doit la paternité du mot même de l'utopie et qui a eu tellement d'influence sur les utopies ultérieures. Néanmoins, l'étude de Giroux nous éclaire sur la notion tellement ambiguë de l'utopie, sur ses dangers et particulièrement sur son rapport avec la philosophie au point d'en être indissociable.

Le deuxième texte, celui de Gilbert Leclerc, aborde l'utopie non plus d'un angle philosophique, mais d'un point de vue proprement pédagogique et éducatif. Il applique le concept de l'utopie au projet de l'Éducation permanente. Se servant de la méthode du type idéal de Max Weber, Leclerc commence par construire une définition-type de l'utopie et une autre de l'éducation permanente. La mise en perspective de ces deux définitions lui permettra ensuite de déterminer si l'éducation permanente peut ou non être considérée comme une utopie. Une troisième partie cherchera à mettre en lumière le rôle à la fois fonctionnel et dysfonctionnel de l'utopie. Enfin, le dernier chapitre s'interroge sur les relations entre l'utopie et l'histoire.

Pour arriver à construire une définition-type de l'utopie, Leclerc fait référence aux définitions de quelques grands maîtres de ce domaine, comme Karl Mannheim, Georges Duveau, Henri Desroche et Jean Séguy. Reprenant la plupart des éléments de ces quatre définitions, il arrive à définir l'utopie comme : « un projet imaginaire d'une réalité globalement autre ayant pour but de transformer radicalement la réalité existante » (p. 94). Et un projet sera dit utopique, poursuit Leclerc, « s'il présente une réalité (société) radicalement et globalement autre que celle qui existe ; s'il est d'abord un produit de l'imagination, mais d'une imagination qui a recours à une analyse rationnelle des possibilités de la conjoncture ; s'il se fonde sur un nouveau choix de fins et de valeurs, les changements de structure, d'organisation et de fonctionnement n'étant que la conséquence de ce choix ; s'il conteste implicitement ou explicitement l'ordre existant dans sa globalité ; enfin s'il fait appel à une volonté (commune) de changement ; s'il est militant » (p. 100).

« Mais, en fait, conclut-il, tous ces traits peuvent se ramener facilement à un seul : l'altérité. L'utopiste imagine un monde globalement et radicalement autre que celui qui existe et donc produit par son imagination, modifiant les valeurs fondamentales sur lesquelles se fonde la société présente, protestant contre les tares et les déficiences de la situation présente, en appelant à une volonté de transformation globale » (p. 100).

Leclerc utilise le même procédé pour la définition-type de l'Éducation permanente. Il fait appel à Bertrand Schwartz (*L'éducation permanente*, 1973), à Paul Lengrand (*L'éducation permanente*, 1965), au rapport Faure (*Apprendre à être*, 1972) et à la conférence de Nairobi (1976). Il en arrive à cette définition-type : « globalisation du fait éducatif qui consiste à donner à l'éducation toute l'extension possible dans le temps (l'éducation doit envahir toute la durée de l'existence), dans l'espace (l'éducation doit s'étendre à toutes les manifestations de la vie en société), dans le sujet (l'éducation doit rejoindre l'individu dans sa globalité et lui permettre de développer au maximum ses potentialités), dans les couches de la société (l'éducation doit être également accessible à tous les membres de la société) et qui vise la meilleure intégration possible de tous les processus éducatifs » (p. 106).

Mettant en perspective ce projet éducatif global avec la définition-type de l'utopie, il arrive à déterminer si ce projet d'éducation permanente doit être considéré comme utopique ou non. Il répond par l'affirmative, ce projet éducatif global supposant, en effet, un changement de société. « À partir du moment où l'on parle de société ou de cité éducative, on envisage déjà une transformation radicale de la société existante » (p. 109).

Après avoir décrit les fonctions et les dysfonctionnements de l'utopie (pp. 111-125), Leclerc conclut son texte en s'interrogeant sur le rôle de l'utopie dans l'histoire. Même si elle ne parvient pas à s'incarner, ses fonctions critique, onirique, éthique et mobilisatrice lui permettent d'influencer radicalement les processus de développement tant sociaux qu'individuels.

Un bon texte qui a le mérite de réunir les meilleures définitions de l'utopie. Surtout — et c'est là je crois sa plus grande originalité — le recours à l'utopie lui permet de construire un modèle de l'éducation permanente susceptible d'inspirer et de guider le développement de l'éducation.

Le troisième texte, celui de Guy Bouchard intitulé : « Eutopie, dystopie, para-utopie et péri-utopie », est, de loin, du point de vue de l'utopie, le plus approfondi. Comme l'indique clairement l'auteur, c'est une approche « proprement utopologique, c'est-à-dire sollicitant autant la philosophie que la sociologie, l'histoire ou la théorie littéraire » (Introduction, p. 14). Guy Bouchard se préoccupe essentiellement de la définition et des rôles de l'utopie.

« Dans l'espoir, écrit-il, d'éviter que l'utopie ne devienne un lieu... commun » et utilisant un procédé semblable à celui de Leclerc, à savoir la

recherche d'une définition-type, il découvre, derrière vingt variations majeures sur la notion d'utopie, une tendance dominante. Il soutient que « l'utopie, au sens strict, est celle qui se réalise sur le mode de la fiction, qu'elle est soit positive (eutopie), soit négative (dystopie) et qu'elle se distingue tant de la para-utopie (textes non fictifs au contenu socio-politique idéalisé) que de la péri-utopie (textes fictifs au contenu socio-politique non idéalisé) » (Introduction, p. 14).

Le second volet du texte propose une série d'escalas en Dystopie afin de mettre en évidence une dimension essentiellement contemporaine et trop souvent négligée, au dire de l'auteur, de la problématique de l'utopie.

La dernière partie souligne les deux rôles fondamentaux de l'utopie : éveiller la conscience politique des lecteurs et leur suggérer la possibilité d'un changement socio-politique, i.e. critiquer le présent au nom d'une image du futur. Il répond ensuite aux principales critiques que l'utopie a suscitées et met en évidence son fondement anthropologique. Voyons cela de plus près.

Parmi les vingt variations des définitions de l'utopie qu'il répertorie, se dégage une série de onze groupes d'éléments qu'il appelle une tendance :

- désir : 1
- idéal, parfait, meilleur : 15
- irréalisable : 1
- socialisme : 1
- cité, état, société, communauté, monde : 13
- bonheur : 1
- humain, quasi humain : 6
- imaginaire : 7
- fictif : 4
- hypothético-déductif : 1
- socialement actif : 1
- anticipation, futur : 6 (p. 159)

« Aussi, conclut-il, ramener l'utopie à l'imaginaire en général, à l'idéalisme en général ou à l'irréalisable en général, cela ne peut qu'engendrer la confusion en immergeant l'utopie dans un domaine beaucoup plus vaste qu'on ne se donne pas ensuite la peine d'étudier systématiquement » (p. 161). Par contre, « l'idée que l'utopie décrit le bonheur humain parfait offre, du point de vue théorique, un intérêt manifeste. De plus, de l'avis des spécialistes, l'utopie relève du domaine social, elle est politique plutôt qu'éthique. Le parfait bonheur de l'homme est inconcevable en dehors de la société, par conséquent si l'utopie se préoccupe de ce bonheur, elle ne peut faire abstraction de la société » (*ibid.*). Il cite Aristote : « La Cité est par nature antérieure à la famille et à chacun de nous pris individuellement » (*Politique*, 1253 a).

Bouchard précise aussi les rapports de l'utopie avec certaines formes apparentées, comme, d'une part, l'Âge d'Or, le Paradis Terrestre, l'Arcadie,

le Pays de Cocagne, le millénarisme et, d'autre part, la science-fiction. Suit un corpus global assez impressionnant — l'auteur a un goût manifeste pour la classification : de 1728 catégories dont 192 relèvent de l'utopie et 16 variations entre « stable-instable, eutopie-dystopie, sérieux-comique, etc. » (pp. 187-88).

L'auteur fait ensuite escale en Dystopie, variante négative de l'utopie. Il analyse les dystopies les plus célèbres et les plus reconnues par la littérature officielle, comme *Le meilleur des mondes* (Huxley) et *1984* Orwell, mais aussi des œuvres moins ambitieuses mais non moins significatives comme *Planètes oubliées* (Bruss 1965), *Les jeux de l'esprit* (Boulle), *Colussus*, *The Fall of Colussus*» (Jones).

Il dégage ensuite la signification et les rôles de l'utopie. « En posant un monde qui, par définition, est ou meilleur ou pire que le nôtre, l'utopie nous aide à prendre conscience de la relativité de nos sociétés, de leurs imperfections et de leurs dangers... L'autre monde satirise le nôtre, il le remet en question, il nous permet de le juger... » (p. 205). « Cette prise de conscience suggère que nos sociétés ne relèvent pas du destin, qu'elles pourraient non seulement changer, mais surtout être changées » (p. 206). Il cite Bloch : « C'est la volonté utopique qui guide tous les mouvements de libération » (*ibid.*).

Enfin, après avoir répondu aux principales objections adressées à l'utopie, à savoir son « côté totalitaire », son « fixisme », sa « rigidité », etc., Bouchard essaie de mettre en évidence le fondement anthropologique de l'utopie. Dans les termes de Chianese (1971) :

« By exploring these imaginary societies and by noting the different view of man at the core of each of them, we should learn to examine our own definition of man and to question our assumptions about the organisation of society... (...) »

We must be ready, then, to trace our beliefs to their logical outcome if we are to engage in utopian thinking. This is an highly philosophical approach to deciding how we should live, and it is not surprising that many utopian writers are philosophers (...) (p. 216).

La conclusion intitulée « L'hétéropolitique de l'histoire », qui s'étend sur une quarantaine de pages, nous offre un instrument de synthèse et de critique, un diagramme précieux qui permet de poser les problèmes majeurs concernant les rapports de l'hétéropolis à l'histoire.

Bref, un texte fortement documenté. Sa connaissance des auteurs et des textes sur l'utopie semble sans limites. Il a un goût manifeste pour les classifications et les diagrammes, qui ont l'immense avantage de visualiser les différents concepts et d'éviter la confusion, ce que l'on déplore souvent chez beaucoup de chercheurs ; une bibliographie très élaborée — pas moins de 300 auteurs et ouvrages — ce qui en fait une source de références de première main. Qu'il me permette seulement de signaler au sujet de l'UTOPIE de Thomas More que deux éditions critiques sont parues depuis

celle à laquelle il a référé : Surtz, Ed., *Utopia* in the Complete Works of St. Thomas More, vol. 4, Yale University Press, New Haven, London 1965 ; et Prévost, A., *L'Utopie* de Thomas More, Mame, Paris 1978, 783 p.

En conclusion, je dirai que « l'utopie aujourd'hui » est un ouvrage indispensable pour la connaissance et l'approfondissement du concept de l'utopie, de son rôle dans l'histoire et de son rapport avec la philosophie. C'est une grande contribution de philosophes québécois à la fois à l'utopie et à la philosophie. L'utopie se classe parmi les grands instruments critiques de la pensée. Il n'est pas exagéré de dire qu'elle appartient à la lignée de l'*Organon* (Aristote), du *Novum Instrumentum* (Érasme), du *Discours de la Méthode* (Descartes), de la Dialectique (Hegel), de la Relativité (Einstein). Et cela malgré son ambiguïté fondamentale qu'a encore mise en évidence « l'utopie aujourd'hui ».

Mais si, d'un côté, l'utopie reste associée aux régimes totalitaires, à des idéologies aussi dangereuses que généreuses ou à des périlleuses chimères, elle évoque, d'un autre côté, non seulement l'évasion dans la convivialité et l'hédonisme, mais aussi l'action créatrice, altruiste, le refus des fausses valeurs de la société actuelle, particulièrement celles de l'économie de consommation.

*Département de Philosophie,
Collège du Vieux-Montréal*

* * *